

On s'abonne à Lyon,
Buc de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LE PAPILLON.

Le papillon a de quinze à dix-huit ans, jamais plus, jamais moins. Convenablement frotté de littérature classique, bourré de latin, de grec, farci d'algèbre, il a remporté au dernier concours plusieurs accessits. Voilà pourquoi toute la France sait son nom sur le bout du doigt; il s'appelle *Édouard* ou *Alphonse*, à moins pourtant qu'il ne se nomme *Victor*, auquel cas il affirme que l'illustre auteur de *Notre-Dame* est son cousin au treizième degré. On peut faire pis.

Le plus généralement on voit apparaître le papillon vers les derniers jours du mois d'août. Aussitôt que les portes du collège se sont oxydées au mur, il déploie ses ailes au soleil. Fluet, long, pâle, gauche, timide, il est facile à reconnaître; par suite d'une habitude infiniment trop prolongée, il est encore revêtu d'un petit habit bleu constellé de boutons jaunes, dont les manches lui viennent aux coudes. A l'exemple du berger de Virgile, il n'a point encore essuyé l'outrage du rasoir; un duvet virginal ombrage son menton. Ses mains professent pour la pâte d'amandes une antipathie invincible. Quand ses yeux s'ouvrent, c'est pour lancer une œillade en coulisse, bien chaste, bien timorée; malheureusement, les deux pointes de son col de chemise, hérissées trop perpendiculairement, lui guillotinent sans cesse les oreilles.

Badaud comme on l'est toujours un peu à Paris, le papillon prend tout d'abord sa volée dans les passages les plus élégants. S'extasie à loisir devant les objets de fantaisie; se mirer de la tête aux pieds dans les glaces aux baguettes d'or; analyser à l'œil nu les demoiselles de comptoir; contempler, comme le pacha Schaabaam, les poissons rouges qui frétiltent dans un bocal; étudier les plâtres, les bronzes, les chapeaux ventilateurs et les enseignes; reconnaître dans chaque passant une illustration contemporaine; rougir comme une cerise de Montmorency devant les bayadères alsaciennes qui dansent le malapou d'Auvergne; marcher sur le pied de tout le monde; se faire voler son foulard trois fois par jour; casser la devanture vitrée d'un magasin en saluant l'inspecteur Gody, qu'il prend pour lord Seymour; voir ainsi s'effeuiller une à une ses plus chères illusions; passer du contentement à la peine, de la joie à la tristesse, de l'opulence à la pauvreté: voilà, durant huit grands jours, la vie orageuse du papillon.

Qu'importe? il s'y résigne; il en coûte pour apprendre à vivre. Peu à peu cependant, grâce à l'expérience acquise, il s'opérera chez lui une notable métamorphose. A force de plonger ses regards dans les magasins de modes, le papillon éprouve au fond de l'âme l'irrésistible besoin de butiner quelque peu parmi ces fleurs Angéla, Lélia, Nisida, Emma, Irma, Zulma, qui dépensent les plus belles heures de la jeunesse à découper de la gaze pour le profane vulgaire. Chaque jour ce désir devient plus ardent, son sourire s'anime, sa taille s'assouplit, tout son

corps se cambre; bref, il passe par tous les degrés d'une rénovation complète.

Un matin, au lieu de la corde à puits roulée autour du cou, il attache avec grâce une cravate délirante. Le lendemain il se produit sous une redingote de Vian. Le jour qui suit, il est suspendu par une chaîne en caoutchouc à une sorte de lorgnon carré qu'il manie incessamment avec une scélératesse au-dessus de tout éloge. Dès-lors, il ne se reconnaît plus lui-même. Pour peu que la fantaisie lui en prenne, il braudra à la main une canne à pomme guillochée; on lui verra des gants jaunes, il fumera des cigares à paille sous le nez des passants, ira tous les vendredis au concert Musard, et pour mettre le comble à son infamie, il écrira en encre rouge des billets parfaitement incendiaires à six Clarisses Harlowes à la fois. Le mal progressant, il ira dîner à l'Ermitage avec l'une, à la Grande-Chaumière avec l'autre, à l'Île-d'Amour avec plusieurs; de ce moment, tous les diables d'enfer habiteront son âme. Au milieu de ces orgies échevelées, il cassera poétiquement plusieurs piles d'assiettes, chantera des cavatines avec accompagnement de couteaux, et finalement sortira criblé de dettes comme une cible du tir au pigeon.

A cette heure, femmes sensibles, Fénellas de magasin, jolies marchandes de gants, Esmeraldas de boutique, Saphos de comptoir, bouquetières, bijoutières, couturières, confiseuses, brunisseuses, plicuses, blanchisseuses, Dorvals du Panthéon, Grisis des Folies-Dramatiques, Plessys des Funambules, Elsslers de l'Ambigu, figurantes, comparses, coryphées, nymphes, napées, dryades, caméristes, anges, démons, fées, ou blondes, ou brunes, ou châtaines, vous toutes pauvres âmes qui voulez de l'amour pour de l'amour, du sentiment, non pour un bonnet de tulle, des rubans bleus, un barège ou la promesse d'un équipage à quarante coursiers arabes, mais pour du sentiment de bon aloi, je vous en conjure dans l'intérêt de la morale et de votre tranquillité, abhorrez, détestez, fuyez, écarterez, coupez en mille petits morceaux le papillon; faites-le brûler en *au-to-da-fé* avec ses billets doux, bénissez-le à la manière de monseigneur de Quélen, chantez-lui la *Marseillaise* en faux bourdon; mais ne le laissez approcher sous aucun prétexte. Gare aux femmes quand il passe! c'est un lion en furie, un Mauvais-Oeil, une trombe de feu qui dévore tout sur son passage!

De papillon il est devenu serpent!

Représentation d'une Tragedie à Rome (1).

Rome, pour le génie, a-t-elle des retraites
Que les licteurs ne puissent découvrir?

(1) Dans le premier numéro nous donnerons Une première représentation à Paris, ou la Chute d'un auteur.

Messagers des tyrans, ne portez aux poètes
L'arrêt qui les condamne et l'ordre de mourir !
Voyez cet empereur que l'univers abhorre,
Tigre enivré de sang, altéré de forfaits,
Qui ne peut assouvir la soif qui le dévore,
Pour se rendre au théâtre il sort de son palais...
Lui que n'ont pu jamais désarmer ses victimes,
Lui qui vient, chaque jour, sourire à leurs douleurs,
Voir leur tête rouler sous le fer des licteurs,
Est ému par ces jeux sublimes,
Et les yeux d'un tyran ont retrouvé des pleurs !
Il cède au remords qui s'éveille ;
De son palais il reprend le chemin ;
Mais la muse tragique et les jeux de la veille
Étaient proscrits le lendemain !
Sur le peuple irrité qui les réclame en vain,
Le tyran, sans effroi, jette un regard plus sombre ;
Il apaise ses cris en lui donnant du pain,
Et des gladiateurs il fait doubler le nombre.

Les Muses, en pleurant, quittent le sol romain.
N'entends-je pas le bruit d'un empire qui tombe ?
Rome s'écroule, et vingt peuples divers
Suivent leur reine dans la tombe...
La hache d'Attila règne sur l'univers.

MODES.

Le Longchamp de Paris ne nous a guère envoyé de modes nouvelles. L'incertitude du temps avait fait calfeutrer les calèches. Les petites-maitresses n'ont pu montrer les formes élégantes de leurs chapeaux, ni la coupe de leurs nouveaux burnous-Gagelin. Tout ce que notre correspondance de Paris avec les élégantes pur sang nous a apporté, c'est une légère variation dans la forme des chapeaux.

La passe a la même hauteur sur le haut que dans les ailes. Les plumes prennent la flexibilité du saule-pleureur et lui ressemblent. La couleur jaune-paille est généralement bien portée. Autour de la forme ainsi qu'autour de la passe, on pose une légère torsade de crêpe lisse et de gros-de-Naples ; les mentonnières sont de la même étoffe. Les burnous sont blancs. Quant aux mousselines-laines, les couleurs rosées et lilas ont été généralement adoptées. Les capotes sont ornées d'une branche d'acacia ou d'aubépine. La fleur du pêcher se marie bien avec la couleur lilas.

Une marchande de modes de Lyon, M^{lle} Eymin, rue de la Préfecture, n° 4, vient de choisir dans les premiers ateliers de la capitale un assortiment de ces chapeaux et capotes dont nous avons dit tout-à-l'heure la grâce et l'élégance. Elle y a joint aussi la plus fraîche collection de bonnets qui se puisse voir. Du reste, tous nos éloges sont insignifiants ; il faut s'arrêter devant son magasin pour juger du bon goût de ses modes et pour avoir la conviction que tout ce que nous disions est au-dessous de la vérité.

Quant aux modes d'hommes, elles sont tout aussi ridicules que par le passé. On finira par ne plus faire de collets aux redingotes, et les chapeaux auront la forme d'un ballon. Les bottes vernies et les articles sur la décentralisation sont aussi fort à la mode.

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

Le *Giaour*, grand opéra en trois actes.

Il y a peu de jours, au sujet de la pleine mais grave réussite de *l'Amitié des Grands*, nous disions que dans notre ville les ouvrages dramatiques n'obtiendraient pas un bruyant triomphe s'ils ne s'appuyaient sur les cuivres de l'orchestre ; et voici que notre opinion avait été partagée d'avance, puisqu'un grand opéra lyonnais vient, pour la première fois, de voir le jour. Rien ne lui a manqué, ni la foule, ni l'entraînement ; le *Giaour* vient en quelque sorte de former pour nous une ère nouvelle. Toutefois, nous nous garderons de toute prétention favorable ou défavorable, et, sans diminuer le succès, la critique de cette feuille ne veut point l'exagérer. Entrons tout d'abord dans quelques observations préliminaires.

Vers le commencement de l'année dernière, un de nos compatriotes, M. Louis, s'avisait d'emprunter à Byron une intrigue scénique, et le *Giaour* prit les traits d'un drame ou mélodrame ; par le temps qui court, peu importe la confusion de ces titres. Cela fait, l'écrivain voulut se couvrir de la faveur d'une partition, et pour ce motif il vint dé-

poser son œuvre aux pieds de Bovery, notre célèbre chef d'orchestre. Mais, il n'y avait pas d'exemple qu'un grand opéra fût écrit en prose, et force fut bien de refuser l'ouvrage. Cet obstacle n'était point cependant assez fort pour briser une volonté : le manuscrit du *Giaour* fut colporté de porte en porte, de bureaux en bureaux, sans rencontrer un bienveillant poète qui voulût animer cette masse inerte et lui donner une forme lyrique. Le *Giaour* serait donc éternellement resté dans la foule des œuvres avortées si le dévouement d'un de nos écrivains ne fût venu à son secours. M. Antony Rénal est avant toutes choses littérateur sérieux ; partagé entre les soins de traductions difficiles et de sévères peintures de mœurs, à peine trouve-t-il assez de loisirs pour dicter aux compositeurs quelques charmantes romances. Comment donc pouvait-on aspirer qu'il renoncât à ses habitudes afin de léguer ses veilles au théâtre ? Il ne fallait rien moins qu'un profond sentiment de bienveillance pour déterminer M. Rénal, et soudain, sans attacher au poème d'un opéra plus d'importance qu'il n'en méritait réellement, cet écrivain se mit consciencieusement à l'œuvre. Certes, la tâche était pesante ; un grand désordre régnait dans le canevas du *Giaour* ; les scènes étaient longues, les positions forcées se multipliaient à l'infini, et pour réduire tout ceci aux étroites proportions d'un libretto, il fallait dépenser bien de la patience, bien de la poésie. Comment par quelques vers de récitatif lier les scènes entre elles ? Comment rendre vraisemblables ces positions doubles et fausses que le compositeur voulait conserver pour ménager ses effets d'orchestre ? A prix d'efforts, M. Rénal atteignit son but, car, n'étant pas le maître de démonter une charpente élevée avant lui et plaisant au compositeur, il devait se borner à poétiser la forme. Ou je me trompe fort, ou l'intérêt a largement fait tourner sa complaisance à sa gloire : il rejaillit sur lui quelque chose de brillant prodigué dans ses vers. Nous pouvons donc, dès à présent, rendre à chacun la justice qui lui revient : à M. Louis, la charpente de l'ouvrage ; à M. Rénal, l'éclat de sa forme ; à M. Bovery, le mérite de la partition.

N'étant pas encore possesseurs du livret, nous n'essaierons point de raconter l'insurrection moréote, et seulement nous parlerons de la musique. Soyons justes et sans flatterie.

M. Bovery, nous l'avons dit, est chef d'orchestre, et par conséquent sa mémoire, pleine des inspirations des grands maîtres, devait à son insu déborder sur son propre enthousiasme ; de plus, M. Bovery débute dans les grandes compositions, et l'on pouvait s'attendre à voir sa première partition en 3 actes tomber dans de longues et médiocres redites. L'artiste a fait sous bien des rapports exception à cette règle commune, et de temps à autre l'élan du génie s'est fait sentir au travers des embarras de l'orchestre. C'est ainsi que nous citerons un chœur plein de vivacité au premier acte, quelques grands airs chantés par MM. Siran, Lesbros et M^{me} Minoret, le remarquable trio du deuxième acte qui reparait dans le troisième, et le morceau final du troisième acte si heureusement exécuté par notre ténor. Ces deux derniers morceaux sont incontestablement les plus propres à justifier les espérances conçues pour M. Bovery, et nous regrettons seulement que le final cité plus haut ne se fasse entendre qu'une fois. L'ensemble de la partition n'est pas également remarquable. Beau travail d'harmonie, le *Giaour* accuse une grande science d'arrangement ; mais parfois on saisit des accords venus d'ailleurs ; et là, comme il arrive à tous les premiers essais, se remarque certaine prodigalité de tous les moyens extrêmes. Les cuivres et la grosse caisse parlent trop souvent et trop fort : destinés au simple accompagnement, ces instruments ne devraient point dominer ; entre l'usage et l'abus, le pas est glissant. L'auteur veut multiplier les effets, il use ses ressources ; mais, nous le répétons, bien peu de productions nouvelles ne renferment point ces défauts, et lorsqu'un artiste à son début se pose si heureusement dans la voie du succès, on peut lui prédire un bien noble avenir. M. Bovery commence par l'harmonie, sans doute il s'élèvera bientôt jusqu'à la mélodie.

Comment se dispenser maintenant de nous joindre au public pour payer avec des éloges le zèle des interprètes du *Giaour* ? Il s'agissait pour eux du triomphe d'un camarade, et tous ont voulu grandir son succès pour y trouver leur place. Nommons d'abord MM. Siran, Lesbros et M^{me} Minoret qui, chargés des rôles principaux, ont déployé une extraordinaire chaleur. Confié à de faibles mains, le *Giaour* n'eût obtenu qu'un triomphe négatif. Avec ces artistes et par ces artistes, le grand opéra lyonnais a réuni d'éclatants suffrages. MM. Blès et Padrés n'avaient pas à beaucoup près des rôles aussi favorables, et toutefois ils ont dignement fait valoir leurs variétés de talent. Un choriste, M^{...}, s'est fait remarquer dans son récitatif par sa voix large et bien timbrée. Sous la conduite de M. Bovery, l'orchestre a marché avec cette per-

fection d'ensemble qui le caractérise. Les chœurs enfin ont rivalisé d'efforts pour s'harmoniser entre eux.

Il est inutile d'ajouter que sur d'universelles demandes les noms des auteurs ont été proclamés et accueillis par les salves de toute la salle. Lyon gardera le souvenir de cette soirée, et le *Giaour* ne saurait mourir avec cette année théâtrale.

Gymnase.

Dieu vous bénisse! vaudeville. — *Une cause célèbre ou l'Orphelin de Manchester*, drame. — *Bobèche et Galimafré*, parade. *

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE M. CLAUDIUS VERDELLET.

Un jeune libertin du siècle de Louis XV fait la cour à une jolie femme dont le mari est absent ; la sœur de cette dame a résolu de faire échouer ses projets. La séduction fait l'objet d'un pari, une tabatière en or doit servir d'enjeu. Au moment où le mauvais sujet est près de triompher, on lui remet le prix de son triomphe ; il ne se défie pas d'un pareil présent ; dans l'effusion de sa joie, il se remplit le nez d'un tabac perfide, et au moment de la plus éloquente déclaration, il éternue de la manière la plus ridicule, l'éternuement lui coupe la parole. Par suite d'un quiproquo, le mari de l'espiègle qui veille sur l'honneur d'une sœur provoque en duel le séducteur, mais il a puisé lui-même dans la fatale tabatière, et le public édifié reconnaît qu'on ne peut ni se battre ni faire l'amour quand on éternue.

Telle est l'exacte analyse d'une pièce qui ne repose pas sur une aiguille, mais sur une prise de tabac ; cette donnée a déjà servi à cinq ou six petits vaudevilles qui n'ont eu ni plus de durée ni plus d'importance que *Dieu vous bénisse!*

C'est un souhait qu'on adresse souvent aux gens qu'on ne veut plus revoir, et qui ne sera pas pris en ce sens par Claudius Verdellet et Isidore Viette, si nous reconnaissons que la verve avec laquelle ils ont joué, et les éclats de rire provoqués par leurs éternuades, ont assuré le succès de cette première pièce.

Venons à la seconde et tâchons d'oublier *Thérèse ou l'Orpheline de Genève*, la *Prison d'Edimbourg*, etc. etc. Cette précaution est nécessaire pour trouver original un drame qui est la copie de vingt mélodrames ; tâchons de nous reconnaître un peu au milieu de cette accumulation de forfaits et de niaiseries.

L'héroïne de la pièce est recherchée en mariage par un honnête cordonnier ; un honnête homme, je me trompe, car le brave homme a séduit une gentille laitière qui veut à toute force être épousée. Un affreux mendiant arrive, et il est bientôt surpris dans les bras, non de la laitière, mais de la jeune demoiselle ; ce qui décide le cordonnier sensible et vindicatif à se marier avec la fille qu'il a séduite. Mais ce mendiant couvert de haillons est lui-même un séducteur, un neveu mauvais sujet, un époux caché qui parle de son enfant à une épouse délaissée, et qui ne songe qu'à se débarrasser par un meurtre d'une bonne vieille tante dont il convoite l'héritage. Endormir sa femme dans un rendez-vous nocturne, au moyen d'un puissant narcotique, pénétrer dans la chambre de la tante, l'égorger, c'est l'affaire d'un moment. Cet infâme meurtrier jouira-t-il du plus inutile de tous les crimes ? Il va fuir, un jeune muet, un orphelin, le beau-frère de l'assassin, tombe non pas des nues, mais d'un balcon, au moyen d'une corde, et désigne le coupable ; comme il ne peut parler, il est arrêté lui-même, sur l'accusation du mendiant qui parvient à se sauver.

Le muet va succomber ; on nous apprend que la potence est dressée, car il ne faut pas oublier que nous sommes en Angleterre, et, qui plus est, dans la grande salle du palais de justice. Un beau monsieur se rend dans cet agréable lieu à un rendez-vous donné par sa femme ; ce beau monsieur c'est le mendiant qui a détourné le supplice de sa tête et qui vient, un peu à contre-cœur, il est vrai, avec l'épouse dont il n'a pu désarmer l'indignation, demander la grâce de son beau-frère. Le grand-chancelier examine la requête, mais il fait reconnaître audit suppliant un portrait qu'il a égaré en commettant un autre crime ; ce portrait est celui de sa femme même, l'héroïne qu'au commencement de l'ouvrage voulait épouser l'honnête cordonnier. Le scélérat confondu n'a plus d'autre parti à prendre qu'à tout avouer et à sauter par la fenêtre au bruit des sifflets que l'auteur de ce chef-d'œuvre a seul mérités.

Il faut en convenir, il n'y a pas de talents d'acteurs capables de soutenir un pareil ouvrage ; il a cependant réussi à Paris, et nous pouvons répondre qu'il n'y a pas été mieux représenté qu'au théâtre du Gymnase. Que faut-il en conclure ? c'est que le public de la seconde ville de France a souvent plus de goût, plus de respect pour la morale que le public des boulevards de Paris.

Isidore Viette a vainement essayé d'égayer ce drame révoltant ; il a

certainement mis dans son jeu plus d'esprit et de gaieté qu'il n'y en a dans son rôle. Claudius, sous l'habit du dandy ou sous les haillons du mendiant, s'est montré acteur assez habile pour mener jusqu'au dénouement un ouvrage qui chancelait à chaque instant. Léon Leroy, qui remplit avec tant de vivacité et de pétulante loquacité les rôles de babillards, était condamné à représenter celui d'un muet ; il est parvenu à nous attendrir par ses gestes pleins d'expression, à nous faire frémir par ses cris inarticulés. Nous comprendrons dans la même mention Mmes Josse, Legaigneur et Herguez, chargées toutes les trois de rôles plus ou moins longs, mais également insignifiants ; que ces dames s'en prennent au choix du drame de la brièveté de nos éloges.

Oserons-nous dire que nous avons ri de bon cœur aux bêtises et pasquinades de Bobèche et de Galimafré ? — C'est très-drôle, très-plaisant ! disent les uns. — C'est dégoûtant de trivialité ! disent les autres. A Paris encore, les avis ne se sont point partagés sur ce tableau de genre qui est réellement amusant. Qu'on le mette au-dessous ou au-dessus des *Salimbanques* pour la vérité, pour l'exactitude de la peinture, soit ; mais pourquoi gâter nos plaisirs par d'éternelles analyses, par des comparaisons inopportunes ? Admettons deux bonnes farces, deux excellentes parades, et après avoir conseillé à Barqui de suivre plus rigoureusement le costume de Bobèche, joli garçon à l'air niais, mais dont la figure éclatait de fraîcheur, nous conseillerons aux amis de la franche gaieté d'aller l'applaudir ainsi qu'Isidore-Galimafré, Claudius-Ortolan et Mme Buyet, l'intéressante Chinchilla.

Si la représentation à bénéfice dont nous venons de rendre compte n'a pas été l'une des plus productives, elle a été l'une des plus méritées. Le public, il est vrai, dans ces occasions, consulte plutôt son plaisir qu'il n'écoute sa justice ; il se plaît à récompenser les efforts d'un artiste consciencieux, mais sa reconnaissance a besoin d'être soutenue par l'attrait piquant et varié de plusieurs nouveautés. Il y a des époques funestes pour un bénéficiaire. M. Claudius n'a pas eu trop à s'en plaindre ; le lendemain des solennités de Pâques, jours fériés où les théâtres ont vu accourir toute la ville, réunir un public aussi nombreux, c'est presque du bonheur. Ces représentations devraient offrir l'occasion toute naturelle d'apprécier les titres et le talent de l'acteur qui doit faire les honneurs de ces soirées dramatiques. Souvent les bénéficiaires, par modestie, chargent leurs camarades de ce soin ; cette fois-ci, M. Claudius Verdellet a voulu payer de sa personne : c'était un tour de force de jouer trois rôles nouveaux dans la même soirée, il a été dans chacun des trois également bien accueilli. Ce jeune acteur, dont les habitués du Gymnase ont pu suivre les progrès, va passer au Grand-Théâtre. Il y était appelé par les qualités qu'exige le répertoire auquel il va désormais se consacrer ; il y portera une diction irréprochable, une entente parfaite de la scène ; il abordera sans crainte les rôles qui demandent de la chaleur et de la fierté, et saura soutenir l'effet des situations dramatiques. Tel nous l'avons vu au Gymnase, tel nous le retrouverons avec plaisir au Grand-Théâtre.

CHRONIQUES D'ITALIE.

FERRARE. — VENGEANCE.

(Suite.)

..... La confession venait de commencer... et, à la première exhortation du prêtre, la mourante se leva convulsivement sur son séant ; un éclair partit de ses yeux, sa main saisit violemment la main du confesseur, et elle s'écria, dans une délicante extase : « Alfonso !... mon père !... Alfonso !... rendez-le-moi !... » — Grand Dieu ! dit le prêtre, en se tournant tout-à-coup vers elle !... Lætitia... non, c'est impossible... ce n'est pas pour la signora Oloferno que je suis venu dire les dernières prières... douce et cruelle erreur !... — C'est toi, c'est toi ! je te reconnais, mon Alfonso !... A peine s'il me reste une minute à vivre... Apprends du moins que je t'aime toujours... La mort approche... Découvre-moi, avant que j'expire, ta face charmante... que je meure en te regardant... Hélas ! si j'avais pu te voir ; si il me restait assez de temps pour te dire... — Lætitia, Lætitia !... prêtre malgré moi... séquestré, je ne sais pas quel pouvoir arbitraire et mystérieux dans une cellule d'où je ne suis sorti que pour venir ici... juge si ton souvenir adoré a dû occuper tous mes jours, toutes mes nuits... Hélas ! que j'ai souffert loin de toi !... Regarde, regarde !... à présent me reconnais-tu ? — Adieu ! adieu, mon Alfonso ! tout est fini !... Vite un dernier baiser à mon dernier soupir... et puis l'absolution. Dépêchez-vous, mon père...

Ni l'un ni l'autre ! cria une voix stridente et infernale... et Oloferno, repoussant le prêtre, brisa l'hostie entre ses mains, et en jeta les mor-

ceaux à la figure de Lætitia... Elle poussa un cri horrible ; ce fut le dernier ; elle était morte !

— Et maintenant, dit l'infâme seigneur, en allant ouvrir la porte, entrez, mes révérends, et vous, monseigneur le cardinal-justicier, voyez et jugez... Si vous daignez vous rappeler mes plaintes et l'histoire de cette infâme épouse, l'histoire que je vous ai souvent racontée, vous n'aurez point de peine à admettre cet horrible et dernier sacrilège... Au lieu de songer à l'éternité, Monseigneur, ces misérables ont osé profaner l'hostie sainte... Ce pénitent a reconnu cette femme en cet instant suprême, et il a pulvérisé de ses doigts sacrilèges le corps de Notre-Seigneur, en proférant un blasphème horrible.

— Qu'il soit chargé de chaînes et jeté dans un noir cachot, en attendant son arrêt, dit le prélat ; quant à cette prostituée, elle n'aura point les honneurs de la sépulture catholique...

La nuit même de cet événement, le corps de Lætitia fut porté sans pompe au cimetière des criminels, sans linceul, dans une fosse...

Vingt jours après ces tristes et déshonorantes funérailles, une exécution capitale avait lieu dans Ferrare. Un homme accusé et déclaré coupable de lèse-majesté divine, était mené au lieu du supplice pour y subir le monstrueux arrêt qui l'avait condamné. Cet homme était le malheureux Alfonso que le seigneur Oloferno n'avait pas eu de peine à faire immoler à sa froide et infernale vengeance.

En sortant de la prison, son confesseur le remit entre les mains de l'exécuteur, et huit pénitents blancs l'escortèrent jusqu'au lieu fatal. L'un d'eux, le plus âgé, vint le prendre par le bras, et lui donna à porter un cierge jaune allumé, du poids de cinq livres. Par un raffinement de cruauté atroce, quatre de ces religieux, sur l'ordre du cardinal-justicier, marchaient en avant, portant à bras le cercueil, encore vide, du patient qui suivait immédiatement, la tête découverte et entièrement rasée.

Sur un grand écriteau noir qui remplaçait la croix en tête de la bière, on lisait en lettres rouges, ces paroles fort peu chrétiennes : « Mort à » quiconque priera sur cette tombe !... Ici pourrit le corps du sacrilège

» Alfonso Ticcozzano... »

Et le peuple, troupeau fanatique, vociférait, et voulait mettre en pièces la victime...

(La fin au prochain numéro.)

CAUSERIES.

Gustave Blès, qui n'avait accepté le rôle du sergent dans *le Brasseur de Preston* que pour rendre service à l'administration, vient d'y renoncer pour rentrer dans son emploi de première basse. Gustave Blès, qui a prouvé ce qu'il pouvait faire dans Marcel et Bertram, a fait preuve de goût et de sens en abandonnant un rôle qui n'était pas fait à sa taille.

Charade.

Braves marins, voici la vieille capitale

Qu'il faut prendre d'assaut, si l'on ne se rend pas...

Au vent nos pavillons, et que la cathédrale

Sonne votre triomphe, ou bien votre trépas !...

C'est votre gloire

Qui vous défend ;

C'est la victoire

Qui vous attend.

Votre valeur, à plus d'un combat maritime,

Vous a couverts de gloire en illustrant mon nom !

Palerme, Gibraltar, Rotterdam, Albion,

Savent de vos lauriers la moisson légitime...

Comme alors, suivez tous mon entier magnanime :

Bientôt de mon premier nous atteindrons la cime ;

Et nous pourrons de là, braquant notre canon,

Victorieux encor, foudroyer mon second.

L. C.

Mot de la dernière charade : *Dé-lire*.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 49.

LIBRAIRIE MODERNE,

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

M. NOURTIER vient de joindre à sa librairie un Cabinet de lecture très-bien assorti qui offrira à ses abonnés tous les ouvrages nouveaux.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Formats in-18 et in-12, 10 c. le vol. ; — in-8°, 20 c.

Abonnement d'un mois, 3 fr. ; — d'un an, 30 fr.

N. B. — Il sera délivré en prime à chaque abonné d'un an, un ouvrage à son choix, de la valeur de 10 fr.

ENCRE MERVEILLEUSE

DE GOUYNEAU.

Aussi indestructible qu'inaltérable et parfaitement limpide, l'Encre de M. Gouyneau est d'un noir-bleu superbe et ne rougit jamais. Elle ne saurait brûler le papier ; elle ne forme aucun dépôt. On s'en sert sur du papier mou sans qu'il emboive.

PRIX : 2 FRANCS LE LITRE.

Dépôt central, pour la France et l'étranger, chez Mlle TERRAT, rue St-Marcel, 9, à Lyon.

Chez la même, Abonnement à la lecture.

Prix : 30 fr. par an, — 3 fr. par mois, — 20 c. le vol. in-8°, — 10 c. le vol. in-12.

NOTA. — Un ouvrage de 10 francs, au choix, est donné en prime à tous ceux qui restent abonnés pendant toute l'année.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, n° 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON : 2 F. 50 C.

DRAGÉES ARABIQUES

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, est employée avec le plus grand succès dans tous les rhumes, toux, asthmes, enrhumements, et toutes les autres affections de poitrine, qu'il guérit en très-peu de temps.

Prix : 1 f. 25 c. la boîte. — Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Véricel.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS,

Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

LIBRAIRIE.

Rue de la Préfecture, n° 2.

Mme DURAND DE MONTLOUIS annonce à ses abonnés qu'elle vient de recevoir de Paris un assortiment complet d'Ouvrages nouveaux, tant pour la librairie que pour le cabinet de lecture.

On trouve à la même adresse toutes les pièces de la *France dramatique* et du *Magasin théâtral*.

AU GRAND SALON,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

Toujours 5 sous la coupe des cheveux.

TONY DAMSTROM, Coiffeur, successeur de

M. HENRY, a l'honneur d'informer le public que la propreté et l'élégance régneront toujours dans son établissement.

NOTA. — Le sieur HENRY a transféré sa fabrique de Cols-Gravates au 1er au-dessus de l'entresol, même montée. — Vente en gros et en détail.

Fabrique d'Eaux minérales

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Prix des eaux de Seltz, de St-Alban, St-Galmier, 15 c. la bouteille. — Les limonades gazeuses se vendent 50 c.

On trouve à la même adresse toutes les autres Eaux minérales de France et de l'étranger.

Jeu 2 mai 1839, à huit heures et demie du soir, S'OUVRIRA

LE COURS DE MUSIQUE VOCALE

PRÉPARATOIRE A L'ÉTUDE DE TOUS LES INSTRUMENTS,

Place du Plâtre, 10, au premier.

EXTRAIT DU PROGRAMME.

Des places particulières seront réservées aux Dames, qui pourront être accompagnées sans augmentation de prix.

Les Cartes d'admission, ainsi qu'un Programme des avantages et conditions du Cours, seront délivrés dans la salle, tous les jours, de trois heures à neuf heures du soir.

Un Cours spécial pour les Dames aura lieu aussitôt que 30 souscriptions seront remplies *ad hoc*.

Il ne sera fait de diminution de prix qu'en faveur des Dames qui se feront inscrire au Cours du soir.

L'ALLIANCE,

COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

Établie à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, n° 28.

Capital social : 10 millions de francs.

Cette compagnie est la seule qui assure, outre les risques ordinaires d'incendie, la perte résultant des non-jouissances et des non-locations pendant le temps nécessaire à la réparation du dégât matériel causé par un incendie. Elle n'exige du défaut de paiement de prime, pour

annuler l'assurance, qu'après une mise en demeure régulièrement constatée.

Ses nouveaux tarifs de primes sont extrêmement modérés.

Ses bureaux à Lyon sont place Sathonay, n° 5, au 1er.

L'entracte lyonnais.



MR. BOVEY,
Chef d'orchestre du 4.^e Théâtre.

Lith. Béraud, rue St. Louis 8, Lyon.